DISSERTATION

N° 291.

SUR

LES POLLUTIONS INVOLONTAIRES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 3 décembre 1831, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR JEAN DE MADRID-DAVILA, né à Madrid

(Espagne);

Bachelier ès-sciences de la Faculté de Paris; ex-Élève des hôpitaux civils de la même ville.

Venus quidem moderata, ut docet Sanctorius, *omnes facultates roborat; sed immodica, orbat sanguinem illo fluido volatili hircino quod à testibus secretum, dein resorptum, barbam, vocem virilem, robur vigoremque inducit.* SAUVAGES, *Nosologia methodica.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD, *Suppléant.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* CLOQUET, *Président.*
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutigue et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX, *Examinateur.* FOUQUIER. BOUILLAUD. CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN, *Examinateur.* ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Gerdy.
Bayle.	Gibert, *Examinateur.*
Blandin.	Hatin, *Examinateur.*
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet, *Suppléant.*	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Dance.	Sandras.
Devergie.	Trousseau.
Dubled.	Velpeau.
Dubois.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

AUX MÂNES

DE MA MÈRE.

Tribut de larmes et de regrets!!!

AU MEILLEUR DES PÈRES.

Témoignage public d'amour, de respect et de reconnaissance sans bornes.

A MES CHERS FRÈRES.

Gage de l'amitié la plus sincère.

JEAN DE MADRID-DAVILA.

A LA FAMILLE

DE MONSIEUR

VINCENT GONZALEZ-ARNAO.

LEUR PLUS RECONNAISSANT ET SINCÈRE AMI.

A MONSIEUR

J. CLOQUET,

Professeur de la Faculté de médecine de Paris ; Chirurgien de la Maison royale de Santé ; Membre de l'Académie royale de médecine, de plusieurs Sociétés savantes ; Chevalier de la Légion-d'Honneur, etc., etc.

Agréez, je vous prie, cette faible preuve de mon attachement et de ma plus vive reconnaissance, pour les bons conseils et l'instruction que votre expérience et vos lumières m'ont procurés, et comme un hommage à l'amitié dont vous m'honorez.

JEAN DE MADRID-DAVILA.

AVANT-PROPOS.

S'il est vrai de dire que l'étude de l'anatomie pathologique a contribué depuis quelques années aux progrès immenses que la médecine a faits, disons aussi que, malgré le soin extrême qu'on apporte dans l'examen des organes après la mort, il existe des maladies pour la connaissance intime desquelles l'anatomie pathologique a fourni jusqu'à présent peu de données.

Sans entrer ici dans l'examen des maladies que les auteurs ont appelées *nerveuses*, et dont la connaissance nous est donnée plutôt par le trouble des fonctions que par la constance des lésions, l'épilepsie, par exemple, il en est d'autres qui ont leur siége primitif dans les organes dont les fonctions modifient et influencent considérablement le

cerveau, déterminent par là des lésions assez graves et capables de produire la mort. Quoique peu importantes sous le rapport des lésions organiques qu'elles déterminent, ces maladies offrent un grand intérêt sous le rapport des lésions fonctionnelles qu'elles occasionent. Ces maladies sont nombreuses, peuvent affecter plusieurs organes différens les uns des autres, influencer l'innervation, modifier par là les fonctions nutritives, et occasioner à la longue un dépérissement complet.

Au nombre de ces maladies s'en trouve une appartenant spécialement aux organes génitaux, et dont la cause principale est malheureusement trés-fréquente; elle détermine des lésions de fonctions très-graves qui simulent d'autres maladies dont il est important de les distinguer, et qui réclament un traitement tout à fait différent. Nous voulons parler des *pollutions involontaires*, suite d'une irritation des organes génitaux, produite le plus souvent par l'usage trop fréquent de la masturbation ou du coït, qui n'en sont pas cependant les seules causes, comme nous verrons par la suite.

Cette maladie, connue depuis long-temps, a été surtout étudiée dans ces derniers temps par un savant professeur de l'école de Montpellier, M. *Lallemand.* C'est aux leçons intéressantes de ce professeur, justement estimé, que nous avons puisé toutes nos idées sur cette maladie ; à l'hopital Saint-Éloy de la même ville, nous avons eu occasion d'observer plusieurs cas, et nous avons pu constater combien son étude est intéressante, soit sous le rapport médical, soit sous le rapport social.

Loin de moi l'idée d'avoir fait une monographie complète sur ce sujet. Obligé d'écrire dans un âge peu avancé, et sur un sujet aussi épineux que la médecine, j'ai eu un grand nombre de difficultés à surmonter, et, justement défiant de mes lumières, j'ai puisé dans plusieurs auteurs, surtout dans les leçons cliniques de M. le professeur *Lallemand,* plusieurs idées.

« On peut exiger beaucoup de celui qui devient auteur « pour acquérir de la gloire ou pour un motif d'intérêt; mais « celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il « ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée,

« a sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lec-
« teurs. » (*La Bruyère.*)

Puisse cet essai n'être point indigne de MM. les professeurs de l'École de Paris, dont je m'honore d'être élève ! heureux si j'obtiens leurs suffrages !

DISSERTATION

SUR

LES POLLUTIONS INVOLONTAIRES.

On entend en médecine par le mot *pollution*, dérivé du verbe *polluere, profaner*, une maladie qui consiste dans la perte involontaire du sperme. L'écoulement qui a lieu pendant le sommeil, occasioné par trop de continence ou par des rêves lascifs, accompagné du plaisir vénérien, porte aussi le nom de *pollution;* mais ces pollutions, loin d'être une maladie, sont au contraire un moyen salutaire dont la nature se sert pour se débarrasser d'une surabondance de la liqueur prolifique, qui, trop long-temps retenue, pourrait être nuisible. On observe, chez quelques jeunes gens, que les premières émissions du sperme se font naturellement, comme la menstruation chez les femmes. Dans le Dictionnaire des sciences médicales, art. *Pollutions nocturnes*, on trouvera quelques observations très-curieuses d'écoulemens critiques. Cependant il faudra que ces émissions ne se répètent pas trop souvent, parce qu'alors l'état maladif remplacerait celui d'une évacuation salutaire. On ne doit pas perdre de vue que la force de l'habitude fait qu'une évacuation dispose à une suivante, et que leur réitération les rend plus faciles.

Sainte-Marie, dans sa préface de la traduction de la dissertation de *Wichmann*, rapporte un cas de pollution critique qui mérite

d'être rappelé : « Un négociant de cette ville (Lyon), âgé en ce moment (mars 1817) de quarante ans, homme instruit et plein d'honneur, avait essuyé une maladie vénérienne dont les symptômes, après avoir paru d'abord sur les parties naturelles, avaient affecté l'arrière-bouche d'une manière persévérante. Il paraissait guéri, après huit mois d'un traitement méthodique, dans lequel de petites doses de mercure avaient été combinées avec les sudorifiques et quelques préparations opiacées ; il se plaignait seulement d'une inquiétude vague, de chaleur à la gorge, de douleurs à l'occiput et à la nuque, d'érections fréquentes. Ayant éprouvé, en août 1812, quelques chagrins domestiques, il tomba tout à coup dans une manie violente, et il croyait à chaque instant qu'on allait venir chez lui pour l'arrêter et le conduire en prison. Je fus obligé de le faire lier dans son lit pour l'empêcher, d'après cette fausse idée, d'attenter à sa vie. Cet état de délire furieux dura trois jours ; il en sortit par un priapisme pendant lequel il éjacula quatorze fois en quelques heures. Le calme le plus parfait de la raison fut le résultat de cette crise singulière ; il ne resta plus qu'une extrême faiblesse, qui fut bientôt dissipée par l'usage des toniques et des analeptiques. Dans l'hiver de 1813 à 1814, la même maladie se renouvela sous l'influence des mêmes causes, et avec des symptômes absolument semblables. J'étais alors à Paris ; le malade reçut les soins de mon savant ami le docteur *Stanislas Gilibert*, qui avait bien voulu faire mes visites pendant mon absence. La manie se termina en quelques jours, et de la même manière. En février 1816, le malade me fit appeler pour un léger retour des mêmes accidens. J'attendais à chaque instant le renouvellement de la scène violente dont j'avais été témoin trois ans et demi auparavant ; il en fut quitte cette fois pour quelques érections sans aucune perte prolifique. » On pourrait citer des cas de pollutions dues à un excès de table, à un exercice violent, une longue course à cheval, etc.

Mon intention est de traiter seulement des pollutions involontaires continues, sans être accompagnées d'érection ni plaisir vénérien, qui sont cause de la faiblesse extrême, du dépérissement qui menace les

jours des malades. Ces pollutions déterminent déjà un état inquiétant pour eux : ils cherchent le secours de la médecine, souvent sans attribuer leur maladie à la véritable cause, tandis que, dans le premier cas, on se porte bien, on ne fait pas attention à quelques pollutions nocturnes qui peuvent avoir lieu de temps à autre.

Les pollutions involontaires, déjà connues d'*Hippocrate*, qui en parle dans ses Épidémies à l'occasion de quelques fièvres malignes nerveuses, sont distinguées par lui sous le nom de *consomption dorsale*. Cependant cette maladie a été peu étudiée, à cause de l'opinion qu'ont eue des médecins célèbres, tels que *Boërhaave*, *Haller*, *Swammerdam*, qui ont pensé que la liqueur séminale ne pouvait s'écouler sans chatouillement ; que, dans les cas contraires, la liqueur sécrétée n'était pas du sperme, mais bien de la liqueur prostatique.

En consultant l'ouvrage de *Morgagni*, on voit qu'il hésitait à se prononcer sur la nature de cet écoulement, quand il dit : « *Multùm porrò ultrà illorum medicorum suspiciones processit* BOERHAAVIUS, *disertè negans semen verum se unquàm novisse absque tentigine venereâ, sive in somnis, sive extrà somnia, fuisse effusum ; ut rarissimus sit morbus oporteat, in quo sponte, et sine sensu, effundatur. A prostatâ igitur glandulâ id esse censuit. Equidem hæc non dico quòd credam verum semen sine venereis cogitationibus nunquàm effluere. Credo enim ubi laxiores, aut erosæ sint oræ foraminulorum per quæ semen in urethram descendit, aut ubi ipsum aquosius sit, posse absque illis cogitationibus defluere, ut nonnullis accidit à calidioris clysmatis injectione, aut ab duriorum alvi recrementorum excretione ; nisi et illis id quod exit semper paucum adeò et tale sit, ut à prostatâ deducere liceat, his verò nunquàm esse queat à vesiculis seminalibus. Quod ut semper quemadmodùm olim arbitrabantur non fieri scio, ita nonnunquàm fieri negare non possum.* »

Celse ne nous laisse aucun doute sur la possibilité de l'écoulement de la semence sans plaisir vénérien, quand il dit : « *Est etiam circa naturalia vitium, nimia profusio seminis : quod sine venere, sine nocturnis imaginibus sic fertur, ut, interposito spatio, tabe hominem consumat.* »

Wichmann cite, dans sa dissertation, un anatomiste du dix-septième siècle, *Tanory*, qui dit positivement que les hommes qui abusent de leurs forces sont sujets à perdre la semence par la plus légère compression des vésicules séminales, lorsqu'ils urinent ou qu'ils vont à la selle.

Sauvages parle de cette maladie, sous le nom de *gonorrhœa pura*, de la manière suivante : « *Est seminis effluxus stillatitius ex urethrâ in viris sine dysuriâ ac libidine, nec ab impuro concubito dependens; talem excitant abusus cerevisiæ (quæ sanatur potu aquæ vitæ), clysmata calida, equitatio, apud eos in quibus copiosum est semen vesicularum, et non levis est ad ejus effluxum dispositio; verùm hoc accidens est fugax et nullius momenti, nec generationi obstat. Verùm momentosum est malum et generationi obest gonorrhœa quæ habitualis evasit, quod accidit laxatis aut erosis osculis excretoriis vesicularum, tùm ab abusu repetito horumce organorum, ut accidit fœdis mastupratoribus, quorum plurimi deinceps semen retinere nequeunt, et in alvi depositione sine sensu effundunt; hoc accidit etiam à repetitis gonorrhœis virulentis aliùs acquisitis, et sanatis quoad virulentiam.* »

L'impossibilité de distinguer les différens liquides qui sont sécrétés par les parties génitales, jusqu'aux recherches de *Wichmann*, *Sainte-Marie*, et surtout de M. *Lallemand*, a été aussi la cause de l'état peu avancé où s'est trouvé jusqu'à présent le diagnostic de cette funeste maladie. Ainsi on a confondu souvent le sperme, la liqueur prostatique et le mucus qui lubrifie le canal de l'urètre l'un avec l'autre : de là est venue la confusion qui règne dans la dénomination de ces maladies, et la différence futile en *gonorrhée bâtarde*, *gonorrhée vraie*, etc.

Le nom de *gonorrhée*, tiré du grec γονὴ ῥέω, signifie *écoulement du sperme*, qui est celui qui occupa d'abord l'attention des observateurs. C'est ainsi que Moïse a désigné, sous un nom qu'on a rendu par celui de *fluxus seminis*, les écoulemens dont les Hébreux étaient atteints. L'écoulement syphilitique se réunit à ceux qui ont lieu par les parties de la génération, et on lui donna le nom de *gonorrhée vénérienne*,

croyant toujours que cet écoulement provenait d'une dégénération de la semence. Mais parmi les nombreux progrès que l'anatomie pathologique a fait faire à la science, se trouve celui d'avoir détruit les fausses idées qu'on avait sur ce point de pathologie ; et il est démontré que cet écoulement provient d'un catarrhe de la membrane muqueuse qui revêt le canal de l'urètre. D'après cette opinion, *Swédiaur* lui a donné le nom de *blennorrhagie*, qui signifie *écoulement de mucus.* Je pense comme M. *Lagneau* que le nom de *catarrhe urétral syphilitique* conviendrait mieux à la nature du mal ; alors on pourrait mieux employer le nom de *gonorrhée* pour l'écoulement du sperme.

On a aussi employé le nom de *spermatorrhée* : quoiqu'il indique assez clairement la nature de la liqueur qui s'écoule au-dehors, il ne renferme pas les caractères distinctifs de la maladie que nous voulons décrire. Je conserverai donc le nom de *pollutions involontaires*, et je ferai quelquefois usage du nom de *spermatorrhée.*

On aura observé que je n'ai pas fait de distinction entre les pollutions nocturnes et les pollutions diurnes, comme on a l'habitude de faire. *Tissot* parle des pollutions nocturnes ; il consacre un autre article à la gonorrhée simple ; *Wichmann* ne parle que des pollutions diurnes ; M. *Serrurier*, dans le Dictionnaire des Sciences médicales, traite séparément les pollutions diurnes et les pollutions nocturnes ; le professeur *Lallemand* ne traita dans sa Clinique que des pollutions diurnes. Malgré l'opinion suivie par des médecins si distingués, j'avoue qu'il m'est impossible de comprendre sur quoi est fondée cette division des pollutions. J'entends par *pollution* (constituant un état morbide qui est celui qui doit nous occuper) un écoulement de sperme qui a lieu à l'insu du malade, malgré lui, sans érection, par l'effet de la faiblesse ou autres causes que nous ferons connaître plus tard. *Wichmann* dit : « Cette pollution diurne diffère de la pollution nocturne, « non-seulement par l'époque du jour, mais parce qu'elle a lieu le « malade étant bien éveillé et sans qu'il éprouve ni érection ni plai- « sir, etc. Elle ressemble bien moins encore à cet écoulement proli- « fique auquel sont sujettes les personnes qui ont du tempérament,

« lesquelles, excitées par des entretiens libidineux ou par de honteux « attouchemens, perdent quelquefois, d'une manière tout à fait « involontaire, l'humeur des prostates, et même la vraie semence. « Quoique ce soit bien là une pollution diurne, ce n'est pourtant pas « encore celle qui nous occupe. Cette dernière, en effet, arrive à « l'insu du malade, malgré lui, sans gonflement des corps caver- « neux, sans ardeur vénérienne, par l'effet de la faiblesse, tandis « que l'autre n'appartient qu'aux tempéramens les plus vigoureux, « et provient d'un sang agité et d'une semence trop abondante. »

Ainsi donc, la maladie que je distingue sous le nom de *pollutions involontaires* est la même que *Wichmann* appelle *pollution diurne*. Maintenant, afin de prouver que la distinction en *pollutions diurnes* et *nocturnes* est inutile, et qu'elles sont plutôt dues aux périodes différentes de la même maladie, il me suffira de démontrer que les pollutions que *Wichmann* compare avec les pollutions diurnes ne constituent pas, à proprement parler, un état morbide. D'abord, nous avons vu que la différence qu'il établit entre la pollution diurne et la pollution nocturne consiste en ce que la première a lieu pendant le jour, quand le malade est éveillé, et sans érection ni plaisir; d'où on doit conclure que la pollution nocturne doit avoir lieu pendant la nuit, comme la dénomination l'indique, le malade étant endormi, et être accompagnée d'érection et de plaisir. Peut-on croire que ces évacuations spermatiques constituent un état morbide, ou bien plutôt que leur répétition fréquente puisse prédisposer aux pollutions involontaires?

2°. Il dit : « Elle ressemble bien moins encore à cet écoulement prolifique auquel sont sujettes les personnes qui ont du tempérament, etc. » Il conclut en disant : « La pollution diurne, en effet, arrive à l'insu du malade, malgré lui, sans gonflement des corps caverneux, etc.; tandis que l'autre n'appartient qu'aux tempéramens les plus vigoureux, et provient d'un sang agité et d'une semence trop abondante. » Nous avons vu que celles-ci sont plutôt salutaires. Il faudra donc conclure que les pollutions ne constitueront

une maladie que quand elles seront involontaires, sans érections, sans pensées érotiques, à l'insu du malade; pouvant d'ailleurs, étant souvent répétées, comme le coït lui-même, prédisposer à cette maladie.

Puisque l'état morbide n'existe qu'en pareilles circonstances, il est de toute évidence que les pollutions pourront avoir lieu également pendant le jour comme pendant la nuit.

Les causes qui peuvent donner lieu aux pollutions involontaires sont de différente nature; il y en a qui agissent comme prédisposantes, et d'autres comme déterminantes : parmi ces dernières, il y en a qui agissent d'une manière mécanique.

Les excès dans la masturbation et le coït doivent être considérés comme causes prédisposantes aux pollutions involontaires. La réitération fréquente de la masturbation ou du coït donne naissance à une maladie si funeste, et en fatiguant les organes de la reproduction, les rend plus irritables et plus impressionnables. Ces organes participent aussi à la faiblesse que produisent les abus du coït et de la masturbation, ce qui ne contribue pas moins à l'écoulement facile de la liqueur prolifique. M. *Lallemand* admet le défaut d'exercice des organes génitaux comme cause prédisposante, et comme pouvant produire l'atrophie de ces mêmes organes. On sait qu'un exercice modéré procure de la force, du développement aux organes : quand ils n'exercent pas leurs fonctions, ils s'affaiblissent, et enfin ils deviennent inutiles. Il est évident que, quand l'atrophie existera, il ne pourra pas y avoir de pollutions, puisqu'il n'y aura pas de sperme élaboré. (prenant le nom *atrophie* pour une perte d'exercice des fonctions, en même temps que diminution de volume).

Enfin un tempérament lymphatique, une affection rhumatismale, une disposition aux dartres, sont aussi considérés comme causes prédisposantes.

Les causes déterminantes sont les plus nombreuses. Une des plus fréquentes est la blennorrhagie ancienne : cet état d'irritation chro-

nique de la muqueuse urétrale, existant principalement dans la partie prostatique, altère les fonctions de ce tissu ; elle se propage dans les vésicules séminales, et l'écoulement involontaire du sperme en est la suite. Il paraît que cette irritation chronique laisse la membrane dans un état de faiblesse tel, qu'elle l'empêche de remplir ses fonctions, et que cet état pathologique détermine une modification particulière dans les tissus, différente de l'inflammation ; d'où il résulte que ces écoulemens ne guérissent plus par les antiphlogistiques, et que seulement les cautérisations, les toniques et les astringens les font disparaître; d'où vient qu'après quelques inflammations des membranes muqueuses les malades ne sont complètement guéris qu'après l'emploi des toniques? A la fin de quelques gastro-entérites, de quelques fièvres typhoïdes, ne voyons-nous pas souvent l'emploi des toniques devenir nécessaire pour rendre aux membranes la force et l'activité qui leur sont indispensables afin de pouvoir exercer leurs fonctions ?

Les rétrécissemens de la partie prostatique de l'urètre sont une cause fréquente de pollutions. M. *Lallemand* dit, dans son ouvrage sur les rétrécissemens, page 158 : « Il résulte de l'altération de cette portion prostatique d'autres phénomènes relatifs à la sécrétion et à l'excrétion du sperme, qu'on n'a pas bien examinés jusqu'à présent. On a bien noté que l'éjaculation était empêchée par les coarctations du canal, et que le sperme sortait ensuite avec les urines ; mais ce n'est là qu'une des circonstances les moins importantes à considérer. On conçoit facilement que l'irritation de la membrane muqueuse de la portion prostatique s'étende aux canaux éjaculateurs, aux vésicules séminales, etc. ; et la preuve, c'est l'engorgement fréquent du testicule à la suite des rétrécissemens, accident déjà noté par les auteurs. Il résulte de cet état d'irritation des réservoirs de la semence et des canaux excréteurs, que l'acte du coït est promptement suivi de l'éjaculation, que les malades ont de fréquentes pollutions nocturnes, et que, dans l'un et l'autre cas, la sensation voluptueuse est souvent accompagnée d'une douleur plus ou moins vive. Plus tard,

l'irritation venant à augmenter, l'émission de la semence a lieu dans un état de demi-érection, et enfin sans aucune espèce de sensation qui puisse prévenir le malade des pertes habituelles qu'il éprouve, quand il contracte la vessie et les muscles du périnée pour expulser les dernières gouttes d'urine, et dans les efforts qu'il fait pour aller à la selle : c'est alors qu'il perd l'appétit, que ses digestions deviennent laborieuses, accompagnées de flatuosités, qu'il maigrit et s'affaiblit d'une manière sensible au physique et au moral.

Il paraît que cette complication se trouve souvent, puisque, sur treize malades que M. *Lallemand* dit avoir traités, quatre étaient dans ce cas. J'ai recueilli l'observation d'un malade qui entra à l'hôpital Saint-Éloy de Montpellier avec des difficultés très-grandes pour uriner. Après deux ou trois jours de vaines tentatives, M. *Lallemand* parvint à introduire une bougie : ce professeur s'étant absenté, M. *Delpech* prit le service de l'hôpital; il tenta d'en placer une autre, ce qui lui fut entièrement impossible (probablement qu'il y avait des contractions spasmodiques qui s'opposaient à l'introduction de la sonde). Le malade perdait ses forces de jour en jour; il ne rendait qu'une petite quantité d'urine, avec de vives douleurs; du sperme était aussi rendu avec l'urine. Après quelques jours de souffrances, le malade succomba. J'examinai avec mon ami M. *Sureda*, alors aide d'anatomie, les parties de la génération, et nous trouvâmes le rétrécissement qui existait à la partie prostatique; la prostate présentait quelques points plus ramollis que le reste de son étendue; les parois des vésicules séminales étaient beaucoup plus épaisses que dans l'état normal, dures, et leurs cavités rétrécies; les canaux éjaculateurs étaient aussi plus gros; les uretères présentaient une épaisseur remarquable; nous trouvâmes du pus dans un des reins.

Les dartres ou toute autre éruption ancienne répercutée, si elle fixe son siége dans la muqueuse de l'anus ou de l'urètre, peuvent, par la voie de transmission ou par l'effet de l'irritation, étendre leur influence jusqu'aux vésicules séminales et aux canaux éjaculateurs et dé-

férens; alors la muqueuse de ces parties devient beaucoup plus impressionnable et plus sensible au contact du sperme, qui, ne pouvant pas être retenu, est de suite rejeté.

Il est bien démontré par l'expérience qu'il y a des blennorrhagies qui ne sont pas du tout contagieuses, qui résistent à tout traitement antisyphilitique, et qui guérissent par la réapparition d'une éruption, ou par le passage d'un climat froid et humide dans un autre plus chaud : ce qui prouve que ces écoulemens dépendent du vice dartreux, ou du vice scrophuleux, ou d'un tempérament lymphatique et détérioré. M. *Lallemand* rapporte, dans l'ouvrage déjà cité, l'observation d'un jeune savant de ses amis, d'un caractère disposé à la mélancolie, qui portait une éruption qu'il croyait de nature psorique, quoique plusieurs médecins distingués lui eussent assuré le contraire ; tous lui avaient conseillé, ainsi que lui, de ne pas s'en occuper; mais il avait des projets d'union qui exaltaient son imagination. Il consulta un charlatan, qui le fit frotter avec une pommade. Les boutons disparurent complètement en peu de jours, rien ne s'opposa plus à son bonheur ; mais il fut bientôt troublé par l'apparition d'un écoulement abondant accompagné de tous les symptômes d'une blennorrhagie aiguë. M. *Lallemand*, instruit de tout ce qui s'était passé, ne put croire qu'il eût été trompé ; sachant à quels excès il s'était livré, il ne douta pas que l'irritation cutanée, détruite par des applications imprudentes, ne se fût transportée sur la membrane muqueuse de l'urètre. Le savant professeur lui conseilla de se couvrir de flanelle de la tête aux pieds. Une vive démangeaison se manifesta bientôt à toute la surface de la peau ; deux jours après, les boutons reparurent, et l'écoulement ne tarda pas à se dissiper sans l'emploi d'aucun autre moyen. Cette preuve, plus évidente que les meilleurs raisonnemens, prouva au soupçonneux malade qu'il ne devait accuser de son écoulement que sa propre imprudence. (On pourra voir dans le même ouvrage d'autres observations de la même nature.) Une fois prouvé qu'il peut exister des blennorrhagies dues au vice dartreux, sera-t-il impossible

que la maladie, en se propageant jusqu'aux vésicules séminales, ne produise des pollutions involontaires ?

On a vu aussi la spermatorrhée être produite par le séjour de vers ascarides dans la partie inférieure du rectum : ils déterminent, aussi-bien que les dartres, une démangeaison, un picotement ou chatouillement, qui est suivi d'érections assez fortes et d'éjaculations séminales ; on remarque une espèce de spasme au sphincter de l'anus, qui se communique aux réservoirs du sperme. M. *Lallemand* fut consulté par un jeune docteur en médecine, qui perdait son sperme sans en connaître la cause ; il apprit qu'il rendait de temps à autre quelques ascarides en allant à la selle, il ne douta plus qu'ils ne fussent la cause de ces pertes. Il lui fit introduire dans le fondement des mèches enduites d'onguent mercuriel, mais sans aucun succès; puis il lui fit prendre des lavemens d'eau froide à dix ou douze degrés, qu'il gardait pendant quelques secondes, et rendait avec un grand nombre d'ascarides, engourdis apparemment par le froid.

La diarrhée, lorsqu'elle est produite par une inflammation de la partie inférieure au rectum, peut produire un spasme qui atteint la vessie et les vésicules séminales ; et alors on voit, après l'issue des urines, l'écoulement du sperme. (M. *Lallemand*, Leçons orales.) Dans une thèse soutenue en 1827, par M. *Melot*, à la Faculté de Montpellier, on trouve l'observation suivante : « M. N...., officier, âgé de quarante ans, d'un tempérament bilieux sanguin, était atteint depuis long-temps de vésanie hypochondriaque, pour laquelle il consulta plusieurs médecins.

« L'hiver de 1821 détermina chez lui une affection catarrhale qui, par les voyages qu'il fit alors avec son régiment, passa à l'état chronique. On parlait alors beaucoup du remède dit *Leroi;* M. N.... s'en procura, et commença, au mois de mars de cette même année, à faire usage des médicamens qui constituent ce remède. Se sentant beaucoup mieux, selon son avis, il continua jusqu'en 1822 l'emploi du

purgatif; et à cette époque, 11 février, il me fit prier de passer chez lui.

« J'ai reconnu chez ce monsieur l'affection suivante : 1°. un état voisin du marasme : ne pouvant plus prendre de son remède favori, à cause de son état de faiblesse extrême, il s'était décidé à s'appliquer aux jambes un vésicatoire qu'il entretenait, selon le conseil écrit du médecin, dont il suivait les prescriptions en esclave soumis ; 2°. un *écoulement spermatique*, qui augmentait sensiblement lors des efforts que le malade faisait pour aller à la selle. M. N.... n'envisageait pas son état de débilité excessive, mais ses craintes se portaient seulement sur l'écoulement dont il s'était aperçu depuis quelques jours.

« L'organisme, en général, était frappé d'atonie; une diététique débilitante long-temps soutenue, l'usage continuel du purgatif et du vomitif de l'homme de l'art désigné, avaient placé cet officier dans un état tel, qu'il ne pouvait plus sortir de chez lui, et qu'il pouvait à peine faire quelques pas sans se reposer. Je conseillai au malade de faire usage de moyens analeptiques progressivement employés suivant le développement des forces; il se rendit à mon raisonnement, et suivit le régime auquel je le soumis. Dix jours étaient à peine écoulés que le flux spermatique avait cessé; les forces du malade se développèrent; M. N.... reprit peu à peu les habitudes qu'il avait quittées, et récupéra pleinement sa santé. » M. *Melot* fait observer que cette maladie ne s'est pas renouvelée chez lui.

Je pense que l'usage immodéré d'un purgatif aussi fort que celui de *Leroi* irrite les gros intestins, excite un afflux de liquides vers ces parties, comme le démontre la chaleur vive qui se fait sentir à l'anus. Cet état phlogistique s'étend par contiguité jusqu'aux vésicules séminales, qui laissent échapper la liqueur prolifique qu'elles renferment.

Je rapporterai ici, d'après M. *Lallemand*, les phénomènes qui se présentent dans l'opération de la cautérisation, pour ceux à qui la liaison si intime entre le rectum et les parties génitales, que nous admettons, semblera exagérée.

« La cautérisation de la portion prostatique de l'urètre produit un effet bien singulier sur la marge de l'anus et sur le rectum. Au moment où le nitrate d'argent est mis à découvert, les malades éprouvent à l'extrémité de l'intestin une sensation analogue à celle qui se fait sentir au col de la vessie ; c'est une espèce de commotion douloureuse, un pincement brusque, ou une piqûre aiguë, qui aboutit au-devant de l'anus et s'étend le long de la paroi antérieure du rectum ; en même temps les sphincters et l'intestin se contractent. Ces sensations se renouvellent chaque fois que l'urine en sollicite d'analogues au col de la vessie ; elles s'affaiblissent à mesure que l'inflammation produite par la cautérisation diminue. Selon que cet effet sympathique porte davantage sur les sphincters ou sur le rectum, ces malades sont constipés, ou ils éprouvent le besoin d'aller à la selle sitôt que les matières fécales arrivent dans le rectum. Enfin, dans la défécation, ils éprouvent pendant deux ou trois jours de la douleur au col de la vessie, et rendent souvent quelques gouttes de sang par la verge. »

Les matières fécales endurcies, exerçant une compression sur les vésicules séminales, qui se trouvent ainsi pressées contre la vessie et le rectum quand on fait des efforts pour aller à la selle, doivent être considérées comme étant capables de produire des pollutions. Tout autre obstacle à la libre sortie des matières fécales peut être cause de la spermatorrhée ; alors les matières perdent les parties liquides, qui sont absorbées, se dessèchent, et produisent le phénomène dont nous venons de parler. Cette classe de causes peut être désignée par le nom de *causes mécaniques*. A cette classe appartiennent les fissures à l'anus, les valvules, qui quelquefois oblitèrent la cavité du rectum en y formant une espèce de diaphragme qui s'oppose à la sortie des matières. J'ai entendu rapporter à M. *Lallemand* le cas d'un conducteur de diligences, qui rendait une grande quantité de semence chaque fois qu'il allait à la selle. Cette perte abondante et souvent répétée avait affaibli le malade, et l'avait rendu triste, pâle et maigre. Il consulta M. *Lallemand*, qui, explorant le rectum, y reconnut l'existence d'une membrane percée, au milieu, d'une ouverture assez petite ; il coupa cette cloi-

son en différens lambeaux, et le malade recouvra la santé, ayant recouvré la facilité de rendre les selles, sans émission de sperme.

Les personnes sujettes aux hémorrhoïdes, soit internes, soit externes, sont aussi exposées aux pollutions. *Wichmann* parle d'un malade à qui des hémorrhoïdes avaient causé depuis plusieurs années une diarrhée rebelle à tous les remèdes; des pollutions fréquentes avaient lieu pendant le jour et pendant la nuit.

Les malades affectés de pollutions involontaires sont très-pâles et d'une faiblesse extrême; ils n'aiment pas la société et cherchent toujours les endroits solitaires : la tristesse les dévore; elle est portée quelquefois jusqu'au désespoir. M. *Lallemand* pense que, sur vingt individus qui ont la monomanie du suicide, quinze l'ont produite par les pollutions involontaires, occasionées par excès de coït ou de masturbation. L'état d'ennui où ils se trouvent, l'impossibilité de trouver quelque bonheur dans ce monde, les jettent dans un état de désespoir qui leur persuade que le seul moyen d'améliorer leur triste sort est d'avoir recours au suicide. Ces malheureux ne peuvent goûter aucun plaisir; ils se chagrinent de voir les autres s'amuser. Si la maladie est produite par l'abus du coït, ils aiment encore la compagnie des femmes; mais si la cause tient aux excès de la masturbation, ils les haïssent et fuient leur compagnie.

Les facultés intellectuelles éprouvent un grand changement; la mémoire diminue considérablement; la vue s'affaiblit, et quelquefois se perd complètement. Dans les Mémoires des curieux de la nature, on trouve un cas de perte de la vue, qui est aussi cité par *Tissot*. M. le professeur *J. Cloquet* a donné des soins à un imprimeur qui, à la suite d'excès dans la masturbation, perdait la vue par intervalles, et une amaurose se déclara chez lui.

J'ai sous les yeux l'observation d'un de mes amis qui a des pollutions, et qui éprouve aussi l'affaiblissement de la vue et de la mémoire; il a l'ouïe dure; il lui est impossible de fixer son attention sur ce qu'il lit, et il ne peut rien comprendre, à moins de répéter le

même morceau plusieurs fois de suite, ce qui indique une faiblesse des facultés intellectuelles.

L'influence sympathique qui existe entre le cerveau et les organes de la génération se trouve encore prouvée d'une manière incontestable par les deux faits suivans, que je tiens de M. le professeur *J. Cloquet* :

« Un jeune littérateur eut plusieurs fois, dans le feu de la composition et la contention la plus forte de l'esprit, d'abondantes évacuations de sperme sans érection, mais accompagnées d'une sensation voluptueuse.

« Un colonel d'artillerie avait été chargé de conduire sur les bords de la Bérésina une batterie d'artillerie qui fut enlevée par des Cosaques. Réprimandé fortement par le maréchal qui commandait le corps d'armée, il éprouva subitement une vive commotion de honte et de crainte, accompagnée d'une forte érection et d'une éjaculation voluptueuse. Ce cas est remarquable en cela, qu'en pareille circonstance on observe ordinairement des phénomènes contraires. »

Les individus attaqués de cette affreuse maladie sont insoucians ; ils se négligent, et n'ont aucun soin de leur personne ; ils sont sales ; ils évitent la rencontre de leurs amis pour n'être pas forcés de leur parler ; s'ils ne peuvent les éviter, ils leur parlent sans les regarder en face ; ils baissent les yeux, et sont comme honteux, timides et irrésolus. M. *Lallemand* dit en parlant d'un malade affecté de rétrécissemens avec pollutions (obs. VII) : « C'est à cette pollution diurne que j'attribue principalement l'amaigrissement rapide du malade, ainsi que sa faiblesse. Son corps, remarquable encore par la charpente osseuse, s'était voûté. Ses pensées étaient sombres, concentrées sur sa maladie et sur les moyens les plus sûrs de mettre un terme à ses misères. Il pouvait à peine suivre sa correspondance, et recommençait cinq à six fois une simple addition. »

L'estomac étant constamment influencé par le cerveau, et une sympathie si intime existant entre ces deux organes, il doit nécessairement se ressentir de l'altération que l'organe de la pensée a subie dans son action.

L'atonie, le relâchement de ce viscère est un fait presque constant dans l'affection de pollutions involontaires. Cependant l'appétit se soutient, et il augmente même au point d'aller jusqu'à la voracité : les malades cèdent à ce besoin de manger, et, loin de se trouver restaurés, leur faiblesse augmente ; ils éprouvent un sentiment de pesanteur dans l'estomac, et les digestions se font avec lenteur.

On a vu quelquefois l'influence nerveuse se concentrer sur l'estomac, et les malades éprouver des spasmes, des flatuosités, des crampes d'estomac avec resserrement des deux orifices ; alors ce viscère était fortement distendu par des gaz, et les malades se plaignaient d'une espèce de tortillement des entrailles, comme si elles étaient serrées dans un étau ; ils éprouvaient aussi des accélérations du pouls, de la chaleur à la peau, et tous les autres symptômes d'une gastro-entérite.

D'autres fois les symptômes nerveux se fixent sur le cerveau, et font croire à l'existence d'une apoplexie : on doit bien penser combien l'erreur serait grave, si on traitait la maladie comme telle.

M. *Lallemand* fut prié, par un médecin de Montpellier, d'examiner le cadavre d'un malade qui avait présenté les symptômes d'une apoplexie, et qu'on croyait avoir succombé à une semblable maladie. Il examina avec soin l'encéphale, qu'il trouva sain, ainsi que les membranes et tous les autres organes, excepté les vésicules séminales, les canaux éjaculateurs et déférens, qui étaient enflammés et remplis de pus; les uretères et la vessie étaient également enflammés. M. *Lallemand* interrogea ceux qui avaient observé le malade, et il apprit qu'il perdait de la semence chaque fois qu'il allait à la selle, ce qui l'avait épuisé considérablement. Un fait pareil fut observé par le même professeur sur un élève en médecine, qu'il guérit par un traitement convenable ; il éprouvait, outre les symptômes qui précèdent, des tiraillemens qui suivaient le trajet des nerfs susorbitaires, de la faiblesse aux membres inférieurs, qui paraissait plus considérable que celle des membres supérieurs. Rien n'est plus fréquent que les congestions cérébrales à la suite de pollutions involontaires ; elles se font

rapidement et cessent bien vite, et sont suivies d'une pâleur générale. C'est ici que nous devrons dire, avec l'habile professeur de Montpellier, que rien ne ressemble plus aux symptômes d'affection chronique du cerveau et de la moelle que ceux causés par les pollutions involontaires abondantes.

Il arrive souvent que les malades se plaignent de palpitations. Un ami de M. *Lallemand* ayant consulté quelques médecins des plus distingués pour des palpitations très-fortes, on le crut atteint d'une hypertrophie du cœur; mais le professeur *Lallemand* montra plus tard que c'était une névrose du cœur produite par des excès du coït.

Un autre phénomène frappant, et qui mérite la plus grande attention, est la paralysie des extrémités des membres. J'ai eu l'occasion de voir, à l'hôpital Saint-Éloy de Montpellier, un jeune homme qui avait une perte du sentiment dans les membres, plus grande dans leurs extrémités que dans le reste de leur étendue, accompagnée d'un écoulement de sperme, produit par des excès de masturbation; il ne pouvait se tenir sur ses jambes ni prendre les draps de son lit avec ses mains. Il est très-essentiel de savoir si la paralysie a commencé par les parties des membres les plus rapprochées du tronc ou par leurs parties terminales: dans le premier cas, l'expérience a démontré que c'est un symptôme de maladies organiques du cerveau ou de la moelle; tandis que le second s'est souvent trouvé être un symptôme de spermatorrhée ou d'autre maladie nerveuse.

Quelques malades affectés de pollutions involontaires ont des attaques épileptiformes. Dans le même hôpital, j'ai vu un homme qui avait fait des excès de masturbation, qui furent suivis de pertes de sperme, accompagnées de congestions vers la tête, qui se faisaient ressentir plusieurs fois dans la journée, mais qui étaient d'une courte durée. Ces congestions étaient accompagnées de convulsions assez violentes : ces accidens passés, le malade restait tout à fait calme, mais plus faible qu'auparavant.

Zimmermann écrivait à Tissot : « J'ai vu un homme de vingt-trois ans

qui devint épileptique après s'être affaibli le corps par de fréquentes manustuprations ; ce qu'il y a de remarquable dans cette observation, c'est qu'après une complète guérison, ce malheureux se livra de nouveau à sa détestable manœuvre, et on le trouva mort, un matin, dans sa chambre, et baigné dans son sang. (*Tissot*, sur l'Onanisme, page 23.) Cela prouve combien cette habitude est funeste, et combien il est difficile de la bannir d'un esprit énervé et abandonné au vice, contre lequel la raison n'a plus aucun pouvoir.

Un fait qui a été souvent constaté, c'est que la faiblesse qui suit les attaques épileptiques est plus grande quand elle a été suivie d'une émission de liqueur prolifique. Il existe différentes opinions sur l'origine de cette faiblesse : les uns l'attribuent seulement aux mouvemens convulsifs ; d'autres l'attribuent seulement en partie à cette cause. Je pense qu'une perte abondante de sperme contribue aussi en partie à détériorer la nutrition, et qu'on ne doit pas croire que le mouvement nerveux est la seule cause de la perte des forces. A quoi peut-on attribuer les idées bizarres qu'avaient les anciens sur la nature du sperme, si ce n'est aux phénomènes alarmans qu'ils voyaient survenir après d'abondantes émissions de ce liquide? *Hippocrate* croyait qu'il se séparait de tout le corps, mais plus spécialement de la tête, et il le considérait comme la partie la plus importante de toutes les humeurs ; il se fondait sur la faiblesse qu'on éprouve après son émission, même en petite quantité. *Galien* dit quelque part : « En perdant la semence on perd aussi l'esprit vital. » Parmi les philosophes anciens, Aristote l'appelle l'*excrément du dernier aliment*. Épicure en avait une opinion plus élevée : il considérait la semence comme une parcelle de l'âme et du corps, et il fondait sur cette idée ses préceptes de chasteté, s'il faut croire (contre l'opinion des stoïciens) ce que dit Fénélon sur ce profond philosophe.

On voit par ces hypothèses, plus ou moins étranges, quelle importance on a attaché en tout temps à cette liqueur précieuse, dont la

présence produit chez l'homme, à l'époque de la puberté, des phénomènes si remarquables, tels que le changement de la voix, la sortie de la barbe et des poils sur différentes parties du corps ; enfin les formes perdent cette apparence féminine et de faiblesse qu'elles avaient dans l'enfance, pour prendre celles qui démontrent les signes de virilité, de force et de vigueur.

Nous pourrions en dire autant sur les changemens qu'on observe dans nos désirs, nos pensées, nos idées, nos passions en un mot. Mais quoique je ne croie pas que cela soit étranger à mon sujet (surtout pour donner plus de force à l'importance que nous attachons à cette sécrétion des testicules), je crois cependant que cela nous conduirait trop loin, et je pense pouvoir m'en dispenser.

Les hommes qui font des tours de force, qui s'exercent à la course, par exemple, nous offrent encore un exemple de l'influence de la modération dans les plaisirs vénériens pour favoriser ce développement des forces. Il y a quelques années, se trouvait à Paris un homme qui faisait des courses au Champ-de-Mars : il disait que quand il devait courir, il s'abstenait des femmes pendant deux ou trois mois. J'ai vu à Bologne (Italie) un de ces hommes qui font des épreuves de forces, et qu'on connaît sous le nom d'*Alcides;* il avait une force prodigieuse ; ses muscles étaient bien développés ; il était très-bien fait, ses formes très-régulières ; il présentait en un mot les attributs d'un véritable athlète : l'interrogeant un jour, il me dit qu'il avait une vie très-régulière, et qu'il n'avait jamais fait d'excès avec les femmes.

Nous voyons, par tout ce que nous venons de dire, le rapport intime qui existe entre quelques-uns des symptômes des pollutions involontaires, et ceux des maladies cérébrales et de la moelle, et combien il est important de savoir en faire la distinction, puisque le traitement doit être tout à fait différent.

A présent nous devons nous occuper d'un point très-important : c'est celui de savoir distinguer le sperme des autres matières qui peu-

vent être fournies par les différentes parties qui composent l'appareil génito-urinaire.

Quand les malades disent que le coït se fait avec trop de vitesse, que le sperme est expulsé avec une facilité qui leur donne du regret, qu'ils s'affaiblissent tous les jours, que les érections sont nulles, ou rares et passagères, ces symptômes seuls, ou joints aux autres dont nous avons parlé, doivent nous faire croire à l'existence de pollutions. Alors on doit conseiller au malade d'uriner avant de rendre les matières fécales, et d'avoir soin, en allant à la selle, de laisser la verge dehors, pour pouvoir examiner si réellement il y a écoulement de quelque matière, conseil qui est donné aussi par *Wichmann*. Si l'écoulement existe, on recueillera la matière et on la soumettra à l'examen. Le sperme, chez ces malades, n'est pas compacte, gluant, blanc; il a l'odeur *sui generis*, mais moins forte que dans l'état de santé. *Sainte-Marie* dit, dans sa note troisième à la traduction de la Dissertation de *Wichmann* : « 1°. La semence qui coule dans cette pollution est plus pâle, plus ténue, plus aqueuse que celle qui s'échappe dans l'acte du plaisir; 2°. elle est aussi plus faiblement imprégnée de l'odeur spermatique ; 3°. elle laisse sur la chemise, lorsque le linge en reçoit quelques gouttes, des taches légères, superficielles, que l'on aperçoit à peine. » Les taches de sperme sur le linge, parfaitement desséchées, sont minces, de couleur légèrement jaunâtre ou grisâtre, peu apparentes ; les parties ainsi tachées sont comme empesées. Si on approche du feu le linge, au bout de quelques minutes les parties tachées deviendront *d'une couleur jaune fauve*. (Pour avoir plus de détails, voyez l'ouvrage de Médecine légale, par M. *Orfila*.)

Ce qui est le plus inquiétant, et sur quoi je veux plus particulièrement appeler l'attention, c'est quand le sperme sort avec les urines, qui alors sont troubles et ne laissent pas douter de la maladie. Dans ce cas, le diagnostic devient plus difficile, parce qu'il y a beaucoup d'autres causes qui peuvent troubler les urines. Ainsi on voit quelquefois pendant les temps froids, et surtout froids et secs, les urines troubles quelque temps après leur sortie ; quand on a fait trop d'exer-

cice ou quelques excès de table, on voit aussi que les urines, quand elles se refroidissent, changent de couleur et laissent un dépôt de sels d'une couleur briquetée; quand on les remue, elles se troublent. Voici comme on explique ce phénomène : ces sels, à une température élevée, se tiennent en dissolution; mais quand la température vient à diminuer à un degré qui n'est pas suffisant pour les tenir en dissolution, ces sels se précipitent.

Il y a une autre substance qui peut troubler les urines, et qui se compose d'une matière glutineuse qui se colle sur les parois du vase quand on verse doucement le liquide qui y est contenu; cette matière s'allonge sans se rompre : ainsi, si on y touche avec le bout d'un doigt, et qu'on le retire peu à peu, on voit une espèce de fil qui peut être d'une longueur considérable; cette matière provient particulièrement de la prostate. On ne doit pas l'attribuer au catarrhe de la vessie : si on la trouve dans la vessie, c'est parce qu'elle y tombe, et ce n'est autre chose que le produit de l'inflammation chronique de la prostate.

Wichmann parle aussi des erreurs qu'on commet souvent dans le diagnostic de cette maladie en confondant le fluide prostatique avec la semence; mais il ne nous apprend pas à en faire la distinction. Son traducteur *Sainte-Marie* va un peu plus loin : il dit dans la note quatrième : « Cet écoulement de l'humeur prostatique constitue une espèce très-fréquente de blennorrhée. Ceux qui l'éprouvent ont le gland humecté, le matin lorsqu'ils se lèvent, par un enduit onctueux; s'ils compriment alors le canal de l'urètre, en dirigeant la compression de la racine de la verge vers son sommet, ils en expriment quelques gouttes d'une liqueur verdâtre, gluante, un peu fétide, assez semblable à du petit-lait mal clarifié. Ils perdent un peu de cette humeur après des désirs ou des érections qui n'ont point été suivis de l'acte vénérien. »

On trouve aussi dans les urines du pus qui peut provenir des reins, des uretères, de la vessie ou de la prostate; mais il est facile de le connaître par sa consistance butireuse; il se dépose toujours au fond

du vase, sans former de granulations comme le sperme; si on verse le liquide, il reste au fond comme plus pesant, et ne s'attache pas aux parois du vase comme la matière prostatique.

Quand il existe du sperme dans les urines, il se forme à la surface du liquide une croûte composée de différentes couleurs, qui varient selon la manière dont la lumière est réfléchie, et forment des reflets irisés. Cette croûte est formée, selon M. *Lallemand*, d'urine et de sperme, qui, par le contact de l'air, forment une pellicule composée de chaux et d'acide carbonique : cette urine se décompose facilement et exhale une odeur infecte. Souvent on n'observe pas, de prime abord, la pellicule; mais en remuant le liquide on la voit se lever à deux pouces environ du fond. Il est très-difficile de distinguer cet état de celui des mucosités de la vessie; mais ces dernières ont l'apparence du coton, sont plus filantes et moins dissoutes.

D'autres fois les urines sont claires, mais au fond du vase on voit de petits grains transparens, semblables au frai de grenouilles, qui ne sont autre chose que de la semence qui a perdu sa nature propre. M. *Lallemand* croit que ces granulations existent dans le sperme, mais qu'elles ne sont pas perceptibles dans l'état normal, se trouvant réunies et enveloppées par les mucosités fournies par les autres parties, comme les vésicules séminales, la prostate, etc. C'est ainsi que, selon l'avis de ce professeur, toutes les fois qu'on trouvera de ces granulations, ce sera un signe certain de perte du sperme.

Les malades affectés de pollutions involontaires ont souvent envie d'uriner : cela tient à ce que l'irritation qui existe vers le col de la vessie s'étend au corps de cet organe, et peut même s'étendre aux uretères et aux reins; d'où il résulte que l'urine est aussi mal élaborée, et que le malade se voit obligé de la rendre aussitôt qu'elle arrive dans la vessie; cela dépend plutôt de l'irritation de la muqueuse vésicale que de la nature aqueuse du liquide, comme le pensent quelques physiologistes.

Quand l'urine est claire et se trouble par le refroidissement, cela indique qu'elle contient des mucosités sécrétées par la vessie.

Tout ce qui a rapport au traitement de cette funeste maladie présente les mêmes difficultés que celui de toutes les autres affections peu connues. Plusieurs méthodes thérapeutiques ont été employées avec plus ou moins de succès, sans qu'on ait trouvé jusqu'à présent aucun moyen spécial.

La première indication qui se présente est celle de remédier à l'état de faiblesse qui menace de faire succomber les malades. Pour cela faudra-t-il suivre l'exemple de quelques médecins peu réfléchis ou peu familiarisés avec les lois physiologiques, qui pensent donner des forces aux malades en leur donnant, dès le début, de bons consommés, du rôti, et par-dessus tout cela leur prescrivent du vin d'Espagne ou de Bordeaux? Non, certainement, ce n'est pas là le moyen de donner du ton aux organes affaiblis, surtout si l'estomac l'est à un haut degré, comme il arrive souvent chez les malades affectés de pollutions : alors il est impossible qu'ils puissent digérer une quantité de nourriture trop grande pour leurs forces. Il résulte de là que le malade éprouve un poids incommode à l'estomac, des bouffées de chaleur, de la soif, quelquefois la fièvre, tous les symptômes enfin d'une digestion laborieuse ; et loin de le fortifier par ces moyens mal dirigés, on l'affaiblit davantage.

Avant d'entreprendre aucun traitement, on doit auparavant bien étudier l'état de faiblesse du malade, qui doit servir de guide pour proportionner la quantité des alimens. Au commencement, on doit administrer la nourriture plutôt en petite qu'en trop grande quantité, parce qu'une fois qu'elle a été digérée sans peine, on peut l'augmenter le lendemain, tandis qu'au contraire, si elle a été donnée en trop grande quantité, il faut revenir à la diète, et perdre ainsi un temps précieux.

On choisira, au commencement, les alimens moins propres à favoriser la sécrétion du sperme, selon l'expression vicieuse de *Sainte-Marie*, qui donne ce conseil, et il pense que le lait forme généralement moins de semence que la plupart des autres alimens. Il appuie son opinion sur la diète blanche, dont *Hippocrate* faisait la base de

son traitement dans la consomption dorsale. Il pense que les légumes, surtout s'ils sont frais, ont presque les mêmes avantages que le lait. On peut dire, en thèse générale, que tous les alimens qui sont peu nourrissans ou d'une facile digestion sont ceux qui conviennent le mieux au commencement.

Des pollutions invétérées ont été guéries avec le lait d'ânesse ; mais, pour que ce moyen ait le succès qu'on peut en espérer, il faut qu'il soit, pour ainsi dire, la seule nourriture des malades, et c'est peut-être à la parcimonie avec laquelle on l'administre que nous voyons dans quelques maladies son effet être presque nul. (*Serrurier*, dans son article sur les pollutions, au Dictionnaire des sciences médicales.)

M. *Lallemand* dit aussi que le lait est un bon aliment dans ce cas ; mais il ne convient pas chaud, parce qu'il développe de la chaleur et des sueurs qui affaiblissent le malade ; quand il est récemment tiré de l'animal, il peut cependant convenir. Si l'estomac est très - épuisé, le mieux est de le faire bouillir la veille, le laisser refroidir, et le prendre le lendemain le plus froid possible. Il arrive qu'il y a des malades qui ne peuvent supporter l'usage du lait; alors il conviendra de le mêler avec de l'eau de chaux ou avec la magnésie. On peut aussi ordonner l'eau de Spa avec le lait; elle a été employée avec succès. C'est un remède qui a été très-préconisé contre cette maladie ; nous y reviendrons plus tard.

Quant aux médicamens, le quinquina paraît mériter la préférence, selon quelques médecins : *Wichmann* le conseille combiné avec le fer; *Boërhaave* et *de Vandermonde* prescrivaient le quinquina comme fortifiant et comme calmant ; *Lewis* le recommande aussi ; M. *Serrurier*, dans l'article déja cité, conseille de mêler le quinquina avec la magnésie calcinée; il dit que par cette combinaison la magnésie, en développant le principe extractif amer du quinquina, détruit son principe astringent; alors le quinquina est rendu plus supportable aux estomacs délicats ou doués d'une extrême sensibilité. M. *Serrurier* cite une observation rapportée par le professeur *Stchelin*, d'un homme de let-

tres qui était affligé depuis long-temps d'une effusion involontaire de semence sans idées vénériennes. Après avoir usé de tous les moyens qu'une pratique éclairée prescrit en pareil cas, le malade fut mis à l'usage d'un vin préparé avec l'oxyde de fer et le quinquina : il guérit complètement. Le même M. *Serrurier* cite le cas d'un jeune homme qui était fatigué depuis long-temps par des pollutions qui résistèrent au traitement par les acides végétaux et minéraux : après deux mois de l'usage d'un vin de quinquina préparé avec le fer, l'emploi des bains froids, un régime végétal, et pour toute nourriture, le soir, quatre onces de lait d'amandes édulcoré avec le sirop de gomme, joignant à cela les précautions de se coucher sur le côté, sur un matelas de crin, le soin d'éviter toute vue, tout entretien lascif, beaucoup de distraction, la promenade, etc., le malade se rétablit parfaitement.

M. *Lallemand* dit qu'il est rare d'observer de bons effets à la suite de l'emploi du quinquina, et d'autres matières qui contiennent du tannin. Selon ce professeur, les malades n'éprouvent de l'amélioration qu'au commencement, mais de courte durée, parce que, comme la maladie consiste dans un état de faiblesse accompagné d'orgasme des parties génitales, il suit de l'emploi des toniques qu'après quelques jours la chaleur augmente, l'irritation s'accroît, et de là la maladie revient au même degré d'intensité : pour amender cet état, il faut avoir recours aux émolliens, qui améliorent l'état du malade; mais bientôt l'effet contraire se reproduit, et ainsi alternativement.

M. *Serrurier* dit, dans l'article déjà cité : « Chez la plupart, les toniques trop excitans, tels que les préparations de quinquina, les martiaux, les vins amers de toute espèce, dont certains médecins se plaisent à gorger leurs malades, produisaient sur les organes digestifs une excitation telle, que pour remédier à la chaleur brûlante que les malades disaient ressentir dans tout le trajet des voies digestives, il était obligé d'avoir recours aux délayans, qui remédiaient bien à l'accident présent, mais ramenaient aussi avec eux la série des phé-

nomènes que, comme je le répète, j'ai eu la satisfaction de combattre avec le moyen le plus simple, et dont l'efficacité est généralement reconnue, surtout dans les cas de débilité et d'atonie de ces mêmes organes. » (C'est de la glace prise intérieurement qu'il veut parler).

Les opiacés ont été employés avec succès ; mais ils doivent être employés avec réserve pour éviter la constipation, qu'ils produisent souvent, chose qu'on doit toujours empêcher avec grand soin. Une fois que la constipation existera, pour la combattre, on doit préférer les lavemens aux purgatifs, qui sont très-nuisibles, parce que l'irritation du tube intestinal qu'ils produisent augmente celle des vésicules séminales par la proximité du rectum. C'est ainsi que les malades qui ont la diarrhée ont aussi des pollutions plus fréquentes et s'affaiblissent davantage. Quant aux lavemens, il importe qu'ils ne soient pas trop copieux, parce qu'ils comprimeraient les vésicules séminales ; il convient de les donner la veille au soir, afin que le malade les garde toute la nuit. La température des lavemens ne doit pas être très-élevée; la chaleur seule suffirait pour favoriser les pollutions, comme l'admet *Morgagni*. M. *Lallemand* croit que les lavemens trop chauds continués pendant quelque temps sont capables de produire des pollutions chez les personnes bien portantes. Un lavement très-froid produirait un autre effet aussi nuisible. Ainsi les lavemens doivent être frais; alors ils produiront un rafraîchissement agréable, favoriseront l'évacuation des matières presque par la seule action du rectum, et les muscles n'ayant pas besoin de se contracter, les vésicules séminales seront beaucoup moins comprimées.

Les lavemens peuvent aussi être narcotiques pour calmer les douleurs au col de la vessie. Ces lavemens peuvent être préparés avec de têtes des pavots, mais il faut les employer avec précaution pour la même raison que nous avons dite pour les médicamens opiacés.

Serrurier dit avoir employé l'opium, suivant en cela l'avis de plusieurs médecins, qui, pour guérir une débilité des vésicules séminales, faisaient prendre à leurs malades, trois fois par jour, huit ou dix gouttes de laudanum dans une tasse de vin de Pontac, puis pour

boisson une décoction de salsepareille ; il dit avoir reconnu que, loin de calmer les accidens, il aggravait les symptômes de la maladie ; il attribue ces effets à son action aphrodisiaque.

Quand les pollutions sont produites par la présence des hémorrhoïdes, il faut faire des applications abondantes de sangsues, et M. *Lallemand* conseille de donner des lavemens préparés avec l'onguent populéum, ou avec une pommade composée de blanc de baleine et d'huile d'amandes douces à quantités suffisantes pour lui donner une consistance convenable, et on y ajoutera un quart de grain d'acétate de morphine. Quand il y a un gros paquet d'hémorrhoïdes, on ne doit pas hésiter à les exciser. Des douches ascendantes, fraîches et légèrement narcotiques seront aussi d'une grande utilité.

Les préparations ferrugineuses ont été aussi préconisées contre cette maladie. Toutes les fois que les malades auront la peau très-blanche, les formes arrondies, les chairs flasques, en un mot les signes d'un tempérament lymphatique, on pourra employer les préparations ferrugineuses avec avantage. L'eau de Spa paraît mériter la préférence parmi ces préparations ; mais il ne faut pas croire que l'eau de Spa réussisse toujours ; il arrive quelquefois que les forces augmentent : en effet, au commencement la digestion se fait mieux, etc. Mais après huit ou quinze jours, les malades sont constipés, les pollutions deviennent plus abondantes, effet produit par le moyen mécanique de la compression exercée par les matières fécales contre les vésicules séminales ; les malades sentent une chaleur incommode, et ils sont obligés de suspendre l'usage de l'eau de Spa ; c'est là la grande difficulté que présente le traitement des pollutions involontaires. Au premier moment, on voit l'indication de l'emploi de toniques très-manifeste ; mais ces parties sont si impressionnables, que ces médicamens, d'abord si salutaires, deviennent, après quelque temps de leur emploi, tout à coup nuisibles.

M. *Lallemand* emploie l'eau de Spa de la manière suivante : il la donne au commencement mêlée avec trois parties de lait ; il augmente successivement la dose de l'eau, et il dit qu'on peut même

arriver à donner l'eau pure. On peut aussi mêler l'eau de Spa avec du vin aux repas. *Frédéric Hoffmann* l'ordonnait aussi coupée avec du lait. *Sainte-Marie* conseille également l'emploi de cette eau : il rapporte le cas d'un jeune homme qu'une pollution involontaire invétérée avait jeté dans le plus grand dépérissement ; il consulta M. *Pinel*, et n'en reçut d'autre conseil que d'aller boire les eaux de Spa à leur source ; il se soumit docilement à l'ordonnance de ce célèbre médecin, partit pour Spa, et en revint quelques mois après parfaitement guéri.

Parmi les médicamens externes, les bains ont été conseillés. On a employé les bains sulfureux avec de bons succès ; ils sont surtout très-utiles dans les cas où la maladie peut dépendre du vice dartreux ; ils agissent comme toniques et comme antispasmodiques, et sont préférables aux autres toniques, en ce qu'ils remplissent toutes les indications, c'est-à-dire d'augmenter le ton, les forces du malade, et de diminuer cette sensibilité exaltée qu'on observe chez les individus atteints de la maladie qui nous occupe. Les effets des bains sulfureux ont été quelquefois si merveilleux, qu'on ne doit jamais négliger ce moyen, chaque fois qu'on aura à traiter un malade qui aura des dartres ou qui en aura eu, puisqu'on a vu bien souvent des dartres qui occupaient un endroit quelconque de la peau disparaître, et des symptômes d'affection des membranes muqueuses se développer. Ce n'est pas mon intention de soutenir ici que c'est l'affection dartreuse qui, en se déplaçant ainsi, se transporte dans une des membranes muqueuses, ni que ce soit une inflammation d'une de ces membranes dont la présence fait disparaître les dartres, comme il peut arriver, deux questions qui ont été admises par les uns, et rejetées par d'autres. Je me contente ici de signaler les faits que personne nepourra nier. Les rapports intimes qui existent entre les membranes muqueuses et la peau, et par conséquent entre leurs fonctions, se trouvent démontrés par tant de faits, que je les crois incontestables. Ainsi on a vu souvent des dartres et des écoulemens du canal de l'urètre paraître et disparaître alternativement ; et quel-

ques hommes trop exclusifs en ont tiré la conséquence que les blennorrhagies vénériennes avaient quelque analogie avec les dartres, quand probablement l'écoulement ne dépendait que du vice dartreux. Nous avons déjà cité quelques cas de cette nature.

Je ne dois pas passer sous silence une observation qui prouve les effets quelquefois surprenans des bains sulfureux. Un officier vint consulter M. *Lallemand ;* il se plaignait de difficultés d'uriner. En pratiquant le cathétérisme, il crut reconnaître un rétrécissement ; mais, en introduisant le doigt dans le rectum, il s'aperçut qu'il avait fait une fausse route, et la sonde se faisait sentir dans le rectum. En examinant avec attention, M. *Lallemand* observa que la prostate avait un volume très-considérable, et qu'elle était avancée dans le canal ; cela, joint à ce que la verge était petite, induit en erreur M. *Lallemand*, dont la franchise est digne d'éloge. Voyant l'état désespérant du malade, il lui conseilla d'aller prendre les bains sulfureux, comme moyen de distraction. Après quelque temps, M. *Lallemand* fit un voyage aux Pyrénées, et passa par l'endroit où l'officier prenait les bains. L'ayant rencontré, il lui dit que les bains avaient augmenté ses souffrances et tous les autres symptômes, mais que le médecin des eaux lui avait dit que cela arrivait au commencement, et qu'il devait continuer à les prendre. M. *Lallemand*, le considérant toujours sans remède, ne voulut pas priver ce malheureux de l'espoir qu'il avait encore, et il lui conseilla aussi de continuer les bains. Six mois après, M. *Lallemand* rencontra le même officier, et il fut tout étonné de le voir si reconnaissant et de recevoir de lui autant de remercîmens pour lui avoir sauvé la vie. Alors M. *Lallemand*, pour s'assurer de cette heureuse et inespérée guérison, visita le malade, et en fut convaincu, ayant trouvé que la prostate était revenue à son état naturel.

Les bains aromatiques peuvent aussi être employés avec avantage ; ils conviennent surtout dans les cas où la maladie provient presque exclusivement d'un relâchement des parties. Ils doivent être de plus en plus chargés de plantes aromatiques, leur température plus élevée que celle des bains ordinaires.

Les bains sulfureux et aromatiques au commencement aggravent souvent les symptômes : cela ne doit pas décourager ; on doit toujours continuer pendant quelque temps, et alors on commence à trouver de l'amélioration.

Les bains froids ont été préconisés depuis long-temps comme très-utiles pour combattre cette maladie. *Cœlius-Aurélianus*, ayant rassemblé tout ce que les anciens ont dit de mieux sur le traitement, parle déjà des bains froids. *Lewis* les recommande tout particulièrement, et il pense que de tous les remèdes, soit internes, soit externes, aucun n'égale les bains froids. *Tissot* dit : « Vingt siècles d'expériences exactes et raisonnées ont démontré que les bains froids possédaient les qualités les plus salutaires. » Le docteur *Baynard*, dit-il, en a prouvé l'usage plus particulièrement dans les désordres produits par la masturbation et les excès vénériens, surtout dans un cas où, indépendamment de l'impuissance et d'une gonorrhée simple, il y avait une si grande faiblesse, augmentée, il est vrai, par les saignées et les purgatifs, qu'on regardait le malade comme au bord du tombeau.

Wichmann dit dans sa Dissertation sur les pollutions diurnes : « Le raisonnement et l'expérience m'ont appris que le conseil donné d'abord par *Celse*, et ensuite par *Arétée*, de prendre les bains très-froids et de manger froids tous les alimens, est extrêmement salutaire. »

Cœlius-Aurélianus conseillait aussi les applications froides sur les parties génitales. *Wichmann* dit avoir retiré plus d'avantage de ces simples applications, continuées avec persévérance pendant plusieurs mois, que des remèdes intérieurs réputés les plus efficaces. *Sainte-Marie* a employé aussi ces applications avec le plus grand succès. Il faisait recouvrir les organes de la génération, une ou deux fois par jour, avec une vessie de cochon remplie de glace pilée, que l'on renouvelait, si l'on voulait, aussitôt qu'elle était fondue. Il en faisait appliquer encore une autre sur le sacrum, et il croyait que celle-ci, placée sur l'origine des nerfs, était encore plus utile que la première. Le même médecin cite un autre praticien de la même ville (Lyon),

qui dissipa des pollutions invétérées en faisant appliquer sur l'occiput et la nuque, le soir, avant l'heure du coucher, une certaine quantité de glace, qu'on y laissait jusqu'à ce qu'elle eût été fondue.

Les bains froids sont utiles dans les cas où il y a atonie, avec la condition que le malade ait les forces suffisantes pour pouvoir les supporter, parce qu'ils affaiblissent au commencement. Ils ne conviennent pas toutes les fois qu'il y aura une grande sensibilité ou excitabilité de la vessie.

M. *Lallemand* dit avoir retiré de grands avantages de l'emploi de la cautérisation. Voici les phénomènes qui se présentent à la suite de cette opération : les malades n'éprouvent pas d'abord de soulagement; la faiblesse ne diminue pas ; un écoulement blanc, semblable à celui des blennorrhagies, se manifeste, mais il est d'une courte durée. Il arrive le contraire de ce que nous avons observé après l'usage de quelques médicamens dont nous avons parlé ; mais aussi les effets de la cautérisation, qui paraissent au commencement augmenter les symptômes, sont ensuite bien plus satisfaisans et la guérison plus complète.

M. *Lallemand* nous rapporta le cas d'un individu affecté de pollutions, et chez lequel toutes les circonstances portaient à croire que la maladie était due au vice dartreux : on lui fit prendre pendant long-temps des bains sulfureux, qui ne firent que diminuer l'intensité de l'écoulement et la disposition dartreuse du sujet. Voyant cette obstination, il eut recours à la cautérisation, qui produisit les meilleurs effets ; le malade fut complètement guéri de son écoulement. Il faut noter que la guérison fut complète pour le canal, mais que la disposition dartreuse persista toujours, puisque le malade avait souvent des ophthalmies, des coryzas, etc. ; ce qui prouve que la membrane muqueuse du canal, sur laquelle on avait agi immédiatement par la cautérisation, fut la seule complètement rétablie.

Quand on n'a pas vu ces résultats heureux à la suite de la cautérisation, il semble que l'application d'un caustique sur des parties

douées d'une sensibilité si exquise (parce que, quoique le caustique ne soit pas appliqué immédiatement sur les vésicules séminales, ses effets se propagent jusqu'à elles), sur des parties qui ne peuvent pas supporter le contact du sperme dans quelques cas, il paraît, dis-je, qu'il devrait augmenter tous les accidens; l'expérience, le meilleur des juges, prouve le contraire. Les effets de la cautérisation sont de changer la nature des sensations de ces parties, en y développant une nouvelle vie; c'est ainsi que M. *Lallemand* a vu les résultats les plus heureux suivre l'emploi de la cautérisation dans les cas de pollutions comme dans ceux d'écoulemens blennorrhagiques anciens.

La douleur est médiocre pendant la cautérisation; elle est beaucoup plus vive pendant le cathétérisme. Il arrive souvent que quand on veut introduire une sonde dans le canal de l'urètre, chez un malade affecté de pollutions, on trouve une difficulté très-grande, occasionée par des contractions spasmodiques, qui deviennent de plus en plus insurmontables à mesure qu'on arrive à la partie prostatique du canal, où la sensibilité est très-vive, et les douleurs y sont, chez quelques malades, excessives. C'est une chose digne de remarque, qu'après chaque cautérisation ces contractions et ces douleurs diminuent d'intensité. Pour faire pénétrer la sonde, dans les cas de contractions spasmodiques, il faut une grande patience; on doit la pousser peu à peu, en s'arrêtant chaque fois qu'on sentira qu'elle est comprimée par la contraction; cette compression est quelquefois si forte, qu'il est impossible de retirer la sonde sans un grand effort, et sans produire une douleur très-vive. On attend que la contraction soit passée, et alors on en profite pour pousser un peu plus loin la sonde, et ainsi de suite.

M. *Lallemand* pense que toutes les fois qu'on trouvera ces contractions spasmodiques, on doit soupçonner l'existence des pollutions involontaires.

J'ai recueilli, à l'hôpital Saint-Éloy de Montpellier, l'observation d'un jeune homme, âgé de vingt-trois ans, qui, depuis quinze mois,

ne pouvait retenir son urine, laquelle sortait presque continuellement goutte à goutte ; il avait des pollutions produites par la masturbation, habitude qu'il avait depuis quinze ans ; son urine déposait au fond du vase une matière globuleuse, comme des grains, qui ressemblait au sperme ; elle contenait aussi de la liqueur prostatique, qui fut reconnue aux signes déjà signalés. L'introduction de la sonde était très-difficile, à cause de contractions spasmodiques très-fortes ; elle causait de vives douleurs au malade, qui redoutait toujours l'opération. On parvint enfin à pouvoir cautériser, et, après la seconde et troisième cautérisation, le malade pouvait retenir ses urines pendant trois quarts d'heure ; son esprit n'était pas si abattu, et il dormait un peu pendant que le besoin d'uriner ne se faisait pas sentir.

M. *Lallemand* a aussi employé avec succès les sondes de gomme élastique, placées à demeure dans le canal de l'urètre. J'ai déjà parlé d'un malade qui avait perdu le sentiment des membres supérieurs et inférieurs : il fut complètement guéri par la demeure d'une sonde, pendant tout le temps qu'il pouvait l'endurer. Le même traitement fut employé pour celui qui avait les congestions à la tête et les convulsions. Cette introduction est, comme nous l'avons dit, très-douloureuse au commencement ; puis le canal s'habitue à son contact, et le supporte de mieux en mieux. Quand la sonde sera serrée par des contractions spasmodiques, il faut la laisser autant que le malade pourra la supporter, afin d'habituer le canal à son contact, et pouvoir la pousser de plus en plus loin. Les malades sentent eux-mêmes ces contractions qui leur causent beaucoup de chagrin, parce qu'ils savent qu'elles sont suivies de faiblesses, d'éblouissemens, d'accidens très-fâcheux, dont ils ignorent la cause, qui n'est autre que la perte de la semence. (*Lallemand*, Leçons orales.)

Il est vrai que la sonde leur fait éprouver de la douleur, mais elle n'a pas de suites graves ; cette sensation ranime les malades, à cause d'une certaine force qu'elle semble développer. Quand le canal supporte bien le contact de la sonde, les contractions n'ont plus

lieu, et par conséquent les pollutions qui les suivaient sont supprimées.

L'acupuncture a été mise en usage avec de bons résultats par M. le professeur *Lallemand :* il dit avoir vu des malades qui, après une application des aiguilles, ont passé trois ou quatre mois sans pollutions. Ce savant professeur conseille de faire introduire les aiguilles dans le périnée, entre la partie postérieure des bourses et l'anus; quand on les retire, les malades sentent leurs forces augmenter, les contractions s'arrêtent et les pollutions cessent; de manière que c'est surtout dans les cas de contractions spasmodiques qu'il conviendra de faire usage de l'acupuncture.

Les vésicatoires, les cautères et le séton sont des moyens qui, à mon avis, ne doivent jamais être employés, excepté dans les cas où l'on voudrait rappeler une éruption ou l'écoulement d'un exutoire supprimé.

Il est inutile de dire qu'on doit éloigner du malade toute vue, toute conversation, ou toute lecture lubrique qui pourrait exalter son imagination, qu'on doit tâcher de tranquilliser et distraire autant qu'il sera possible.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

In acutis morbis extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

II.

Quicumque dolentes parte aliquâ corporis omninò dolorem non sentiunt, iis mens ægrotat. *Sect.* 2, *aph.* 6.

III.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

IV.

Lassitudines sponte obortæ morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.